

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

| | |
|---------------------------|---------------------------------|
| SAINT-JOHN PERSE | Léon-Paul Fargue, Poète |
| FRANTZ-ANDRÉ BURGUET | La Narratrice I |
| HENRI BOSCO | Le Jardin des Trinitaires (fin) |
| RAYMOND GAZELLES | Neuf Parapoèmes |
| RENÉ PONS | Plage I |
| MICHEL BUTOR | A l'intérieur de Saint-Marc II |

CHRONIQUES

Charles Sorel, par ROGER JUDRIN
La Philosophie d'Heisenberg, par JACQUES ULLMO
Alceste ou le Misanthrope ?, par MARC MICHEL
La Poésie hongroise, par ISTVAN SOTER

NOTES

par R. ANDRÉ, CL.-M. CLUNY, M. DEGUY, F. DUNAND,
 J. LEBRAU, M. MICHEL, A. MIGUEL, J. PEIGNOT, W. DE SPENS,
 G. VINCENT.

La Poésie. — *Poésies complètes*, de Blaise Cendrars.
 Littérature et Essais. — *Contre l'Image*, de Roger Munier. — *Gallien*,
 de Jacques Louvière.
 Le Roman. — *Le Chaos et la Nuit*, d'Henry de Montherlant. — *La*
Tribu Bécaille, d'André Dhôtel. — *Queuille*, de Pierre Bellefroid.
 Les Arts. — Jacques Villon.
 Les Spectacles. — 8 1/2, de Fellini.
 Lectures.

PARENTHÈSES

ROGER JUDRIN : *Remarques sur le Respect*

LE MOIS

par PIERRE BETTENCOURT, JEAN DUVIGNAUD, GEORGES LON-
 DEIX, JEAN-PHILIPPE SALABREUIL, WILLY DE SPENS, MARCELLE
 WAHL-SICARD.

DIVERTISSEMENT

PHILIPPE SOLLERS : *Le Pouvoir des Mols*

TEXTES

Cligès I
 Traduction de Maurice Tvesca

nrf

SOMMAIRE

| | | |
|---------------------------|---------------------------------------|-----|
| SAINT-JOHN PERSE | Léon-Paul Fargue, Poète | 197 |
| FRANTZ-ANDRÉ BURGUET | La Narratrice I | 211 |
| HENRI BOSCO | Le Jardin des Trinitaires (fin) | 231 |
| RAYMOND CAZELLES | Neuf Parapoèmes | 248 |
| RENÉ PONS | Plage I | 254 |
| MICHEL BUTOR | A l'intérieur de Saint-Marc II | 285 |

— CHRONIQUES —

| | | |
|---------------------|-----------------------------------|-----|
| ROGER JUDRIN | Charles Sorel | 291 |
| JACQUES ULLMO | La Philosophie d'Heisenberg | 296 |
| ISTVAN SOTER | La Poésie hongroise | 309 |
| MARC MICHEL | Alceste ou le Misanthrope ? | 316 |

— NOTES —

| | |
|--|-----|
| La Poésie. — <i>Poésies complètes</i> de Blaise Cendrars (par Michel Deguy). | 324 |
| Littérature et Essais. — <i>Contre l'Image</i> de Roger Munier (par Michel Deguy). — <i>Gallien</i> de Jacques Louvière (par Claude-Michel Cluny). | 325 |
| Le Roman. — <i>Le Chaos et la Nuit</i> d'Henry de Montherlant (par Robert André). — <i>La Tribu Bécaïlle</i> d'André Dhôtel (par Marc Michel). <i>Queuille</i> de Pierre Bellefroid (par Marc Michel). | 330 |
| Les Spectacles. — 8 1/2 de Fellini (par Jérôme Peignot). | 335 |
| Les Arts. — <i>Jacques Villon</i> (par Franck Dunand). | 337 |
| Lectures | 340 |

— PARENTHÈSES —

| | | |
|--------------------|--------------------------------|-----|
| ROGER JUDRIN | Remarques sur le Respect | 349 |
|--------------------|--------------------------------|-----|

— LE MOIS —

| | |
|---|-----|
| par Pierre Bettencourt, Jean Duvignaud, Georges Londeix, Jean-Philippe Salabreuil, Willy de Spens, Marcelle Wahl-Sicard | 352 |
|---|-----|

— DIVERTISSEMENTS —

| | | |
|------------------------|---------------------------|-----|
| PHILIPPE SOLLERS | Le Pouvoir des Mots | 364 |
|------------------------|---------------------------|-----|

— TEXTES —

| | |
|--|-----|
| Cligès I (Traduction de Maurice Tvesca) | 378 |
|--|-----|

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LÉON-PAUL FARGUE, POÈTE

A Gaston Gallimard

I

Fargue ! ...L'éclair du nom tient vive en nous sa trace ;
et dans la nuit phosphorescente où se lèvent nos morts,
la voix encore se fait entendre...

Lui avons-nous assez fait droit ?

Fargue, poète de race, admiré d'une élite et tôt reconnu de ceux qu'il admirait, n'a point tenu de son vivant le rang qui lui convient. Aussi sobre, et même inaccomplie que fût son œuvre de poète — comme l'est en fait toute œuvre de poète — sa qualité eût dû suffire à la mieux imposer. Mais l'homme lui-même, insoucieux, fut trop uniquement poète pour conduire à ses fins la gestion d'une vie littéraire.

Il y eut dans sa part d'héritage français, à son allure d'être très libre et prompt, né pour le vif et l'essentiel, quelque chose à la fois de si furtif et de si fier, qu'il nous laissait traces légères et peu communes de ses foulées. Un même élanement durable liait pour lui, de même course, l'actuel et l'inactuel, le temporel et l'intemporel ; une même et tendre passion d'être lui tenait lieu

de veille, et fut sa fièvre, et fut sa grâce, entre l'heure à vivre et l'heure vécue — nostalgie et désir consumant un même temps de Fargue. Mais il y eut aussi là, du poète-né, ce son de voix qui lui est propre, cette parole initiale et ce ton vrai, qui nous révèlent, à la source même, et comme dans son principe, le fait poétique le plus irréductible à l'analyse. De tout cela qui ne peut être défini du poète, et qui n'en constitue pas moins le plus réel, Léon-Paul Fargue, poète français, fût certainement l'un des mieux doués de sa génération.

Celui-là sut toujours de quoi il s'agissait en poésie. Et le génie français lui fut sensible dans ses plus pures espèces.

Il fut passionnément poète, et tout entier poète, au poème joint, pour qui l'usurpation poétique s'exerce fort au-delà des espaces de raison. Il sut, d'instinct, tout ce qui se consumait pour lui « d'années-lumière » dans l'étincelle de l'instant poétique. Et, dans le temps de cette vérité, il fut toujours assez intelligent pour tenir l'intellect à la porte du poème :

... Que rien de raisonneur ne vienne infecter ton flair de Dieu... L'artiste contient l'intellectuel; la réciproque est rarement vraie.

... Je n'aime pas l'intelligence pure, pépsine qui se digère elle-même... L'intelligence qui vit d'elle-même thésaurise. Elle dessèche comme l'avarice.

... En poésie, les idées sont une maladie de la parole : une noix de galle sur une épissure... L'intelligence est un capitaine qui est toujours en retard d'une bataille, — et qui discute après la bataille.

... La poésie travaille en fait : justice naturelle. L'intelligence travaille en droit : justice légale.

Poète, il fut l'intelligence française aux prises avec l'irrationnel et le sensible, avec l'émission créatrice et l'effusion du souffle; et par la grâce d'un chant pur au plus secret de l'être et du songe de l'être, il sut, d'un

même mouvement, mener le sentiment des choses à leur source, l'ombre des choses à leur clarté première : jusqu'en ce lieu très sûr, ou très suspect, où l'homme et le langage confondus sont, comme dans un seul acte et dans une même parole, d'un même souffle proférés.

... En art, c'est à dire en amour, il faut que l'intelligence suive, comme un suiveur suit une femme avec l'idée de l'entretenir.

... L'intelligence, en poésie, joue le rôle de l'institutrice d'une grande courtisane. La poésie prend la raison pour confidente : elle fait confiance à cette fille sèche, entendue et qui sent la fourmi, qu'elle a sauvée de l'anémie pernicieuse et qui la sert fidèlement.

... En poésie, l'intelligence fait les commissions, porte les paquets, se renseigne et vient au rapport, fait les comptes, classe les petits papiers, choisit dans les lettres d'amour, téléphone et prépare le bain — comme une servante jaune et noire auprès d'une belle maîtresse.

... Votre intelligence? — Contraire à mon rythme, massacre de mon harmonie, rupture de mon identité, qui est aveugle, sourde, une et indivisible.

*

Parce qu'il n'est point, en poésie, de grands ni de moins grands poètes, mais seulement de purs ou de moins purs poètes, Fargue, poète de pure naissance, ne saurait être traité de « poète mineur » : il garde sa prérogative auprès des mieux situés de ses Aînés, maîtres-d'œuvre accomplis ou fiers comptables de l'esprit.

Après Claudel et Valéry, à son rang de puîné tenant sa part du chant — plus près du siècle que Jammes, et du « lieu poétique » français qu'Apollinaire, loué très tôt par Gide sur un vers de *Tancredi* — Fargue, en pleine ambiance moderniste, a su dégager à son heure un élément très sûr de la sensibilité française en cours. Une

note juste fut frappée là, qui eût manqué, sans lui, à cette phrase maîtresse où s'articule un demi-siècle de lyrisme français.

Entre la masse basaltique d'un Claudel et les pures cristallisations d'un Valéry, il y eut un soir, et à la Ville, en lieu fiévreux et féérique, ce déroulement, soudain, comme d'une crosse de fougère ivre; ce dépliement, soudain, comme d'une aile de névroptère séchant au feu des lampes son fin lacis de gaze verte... Un pur faisceau de nervosisme se nouait là. Et le poète encore fut appelé par son nom. Transparence d'une heure et vibration d'un soir, tant de nuit consumée sur sa cendre odorante, tant de luxe dissipé à la flamme du jour, et cette patience à l'aube renouée, et cette tendresse au soir liée, d'une âme délinquante et fière... Sur la ferronnerie légère et timbrée d'or d'un vieux quartier de ville qui s'éclaire, la poésie encore berçait son frissonnement d'exil, comme « un aigle qui s'endort sur un balcon » de femme et d'étrangère.

II

Il ne fut point d'école ni de secte, étant de cette communauté française où s'assemble, vivante, la somme toujours accrue d'un héritage en cours de dévolution. Les modes, les tendances ou doctrines littéraires pouvaient se renouveler, le fleuve lui-même changer de lit, il y suivait sa course propre, sous son exigence propre. Une même tonalité marque, depuis sa première œuvre, toute la création poétique de Fargue; une même modulation, à la fois simple et personnelle, semble porter cette œuvre de la première à la dernière mesure du chant. Et aussi bien fut-il incessamment lui-même, mû de lui-même et à lui-même fidèle, longeant toutes frontières sans s'aliéner soi-même.

Issu, comme tous les siens, de l'affluent Baudelaire

plus que du fleuve Hugo, plus nervalien que verlainien, plus rimbaldien que mallarméen, et de Corbière plus que de Laforgue tenant le goût de l'incisif dans la désinvolture, il s'intègre d'instinct au meilleur d'une élite pour qui la poésie est aventure de vivants : une assistance à vivre et à connaître, au plus ardent de l'être.

Comme jadis Baudelaire lui-même ou bien Nerval, entre l'ère romantique et le pré-symbolisme, s'associaient de très loin toutes formes acquises ou à venir, du plus pur classicisme au plus pur modernisme, Fargue, sensible et sauf entre toutes confluences du grand fleuve français, sut démêler d'un trait sa ligne propre. Traversant d'un pas sûr le sillage du post-symbolisme ou longeant l'aire magnétique du surréalisme, la chair encore vive des derniers spasmes romantiques, il croisa plus d'une nébuleuse et franchit plus d'un champ astral, sans y perdre de sa densité. Romantisme ou classicisme, symbolisme ou naturalisme, surréalisme ou réalisme, autant de notions, pour lui complices, dont il pouvait de loin sourire, l'intuition et la raison, le subconscient et le conscient, le spirituel et le concret, comme aussi bien mémoire et prémonition, musicalité et lucidité, ayant toujours hanté le songe et l'antre du premier homme né poète.

De tout l'immense legs acquis, dans une même synthèse en cours, il entendait tirer son bien pour l'aventure nouvelle à vivre du poète. Et il savait pouvoir solliciter, à des fins personnelles, tout ce qui s'impersonnalise de génie français dans la sincérité d'une expression commune.

A qui, sous des formes nouvelles, traite fidèlement de choses vraies, essentielles et constantes, n'advient-il pas de faire un jour figure de classique parmi les écrivains d'un ancien modernisme ?

... *Le centre de gravité de la tradition se déplacera sans cesse, comme le centre des villes et celui des plaisirs...*

* * *

A ce très haut niveau d'accueil et d'équité, franc de tout métissage et riche de toutes alliances, Fargue, poète, peut céder librement au mouvement qui l'emporte :

...Hier soir chantaient nos voitures le long du fleuve tout fêlé d'or... les gouffres pris de biais dans un grand bruit frais sur des ponts de pierre... l'énorme fumée d'un train qui se morcelle dans le crépuscule comme un lâcher de pigeons mauves...

... Et puis les houles du vent d'automne, des frissons d'arbres sur les remparts, l'odeur de la pluie dans les douves, et bien des chansons de Paris passèrent sur (nous)...

Alerte, et de sang libre dans sa lignée française, à mi-chemin entre passé et avenir, le voici fort de ses armes d'écrivain.

Ce qu'il appelait « le sentiment » en art, et qui fondait peut-être le meilleur de son art poétique, n'était pour lui qu'éveil, et de très loin, à cette inclinaison première et ce déchirement intime, à ce double saisissement de l'être, tout à la fois saisi et saisissant, pour une appréhension totale de l'objet et du chant, dans un acte poétique pareil à l'acte passionnel. Entre toutes discordances de l'esprit et des sens, un mouvement très prompt de liaison secrète, pris aux sources du chant, animait tout le cours du poème. Et s'y tenait dès lors, véridique et sincère, singulier et multiple, le poète fidèle, homme de chair et de parole, clairement institué dans sa fonction médiatrice.

Que l'on relève, entre tous propos de Fargue, cette étonnante *Suite Familiale* où s'est affirmée, de haute verve, sa foi de poète et d'écrivain : l'essentiel a été dit là, d'une doctrine littéraire que nulle évolution ne sau-

rait déclasser, car il y est traité du fonds même de la chose poétique, et de la création artistique en général.

On y trouve, de surcroît, tout ce qui qualifiait déjà cet art pour la poursuite en cours du modernisme littéraire :

... cette virée de l'enfer dans les marais salants du jour.

Prescience et transgression sont le fait du poète. Tout vrai poète est force vitale; et il n'est point de souffle vital qui ne projette l'œuvre vers l'avenir, l'histoire, en poésie, n'épuisant pas le sens d'une parole proférée.

Si la vertu poétique devait être mesurée d'après l'ombre portée d'une vie de poète et les masques successifs que lui arrache le temps, Fargue alors pourrait être tenu pour plus qu'un témoin poétique de son temps : il garde pouvoir de nous rejoindre sur cette route aventureuse où ses pressentiments l'ont parfois devancé. Son ouverture au drame en cours fut toujours grande; et sa voix de passant pourrait encore se faire entendre d'hommes nouveaux.

Car il aima les hommes et choses de son temps dans leur rapport avec le langage de tout temps; et son lyrisme demeure lyrisme de moderne par tout ce qu'il porte en lui d'avertissements et de prémonitions.

... Il suit ses pensées tumultueuses. Elles se ballent devant lui comme de grands chiens noirs...

Nulle ambition de transformer le monde ni de refaire la vie par le langage, nul désarroi non plus devant le cours existentiel des choses, mais l'humble passion toujours, par le recours allégorique et l'approfondissement du songe réel, de suivre l'homme cerné d'abîmes sur sa route de chaque jour. Son humanisme ne se refuse à rien d'une accélération de l'histoire où le réel déjà suscite notre assentiment.

... J'avais vu poindre la science, l'instrument sérieux et dangereux... les grandes aventures mécaniques... et cette odeur du fer et de la limaille, importante et simple comme celle de la terre mouillée...

... Les idées mères manquaient sous les pieds, formes préconçues devenues fondantes, inconscientes comme le langage, et nos constructions, sans le moindre bruit, brasil-laient faiblement dans des ronds de systèmes. La matière, lieu géométrique des bizarreries de l'éther, (...) s'affaissait comme un faux calcul...

... Enfin nous sommes venus à une bonne époque. Quelle rafle ! Je crois que nous y sommes, dans la transformation des éléments, les passages de tous les uns dans les autres, l'abstrait et le concret qui se touillent et se mangent, les métamorphoses...

... Les nébuleuses filent de prodigieuses quenouilles, qui sèchent en tournant comme des chrysalides. Que n'êtes-vous là où je suis, physiciens et mystiques ?... Il n'y a pas de matière. La matière est une farce du temps et de l'espace, un fantôme idéographique produit sur nous par l'affolement des molécules. Pas de matière. Il n'y a que la force...

Ainsi la voix de Fargue nous demeure familière. Voix tout bas reconnue, et qui garde, hors du temps, cette capacité d'être autre sans cesser d'être elle-même.

C'est qu'il y a, dans cette voix de Fargue, un ton de Fargue qui lui est propre et lui survit ; qui dit le temps de sa naissance, mais dit aussi un autre temps, pour nous lié à cette tonalité première du siècle en marche vers d'autres hommes.

... Les millénaires sont encore couchés. Tout ce qui s'est passé dans les jours et les nuits, les longues et les brèves, est encore enfoui dans son bain nocturne...

... Attention. Le ciel crache du diamant noir... J'entends monter les nègres, les créations antérieures, les races les plus visibles... La kermesse des mondes... Les continents glissent sur de grands fonds tricheurs...

... Dans les Forges couchées à l'Est, aux corps de femmes nues et rousses, des formes se hâtent avec une sûreté ancienne...

... N'est-ce pas plutôt nous qui, nous dilatant, deviendrons Dieu?...

*

Au feu des rampes de la Ville comme dans l'intimité des lampes familières, la voix confidentielle de Fargue s'enfièvre ou s'attendrit, nous chante l'attente ou le regret, dans une même et double nostalgie.

C'est la clarté, faite douceur, d'un soir inconsolable qui s'ouvre aux plus vertes promesses du ciel d'été, au bord des villes, là où l'enfance irrécusable emplit encore le cœur adulte, là où d'âge ni de lieu il n'est plus fait usage ni mention. Et le poète encore s'ouvre de sa voix, au plus proche ou lointain du siècle, un asile d'innocence pour l'incurable souci de l'homme. Il est comme *l'arbre gonflé d'ombre et qui contient déjà tout le soir* : un homme contenant sa peine comme un vase une plante sombre.

... Bruits oubliés, tintement d'une forge qui va s'endormir...

... C'est l'écolier chassé qui pleure dans les blés...

...Le lézard voit passer des choses que nous ne savons pas voir, et qui rejoignent l'horizon où le passé dort sous la cendre...

... La pluie d'été va nous surprendre. On l'entend déjà qui marche au bout du sentier...

... C'est ici qu'avaient lieu les combats de scarabées noirs dont rêvait notre enfance...

Nul narcissisme ni mièvrerie, nulle fausse notion « d'intimisme » dans cette veille offerte au drame intime, et qui n'ignore rien de la montée des signes à l'horizon. Il y a là une grâce naturelle à perpétuer l'instant, et qui

élude toute tension en même temps qu'elle échappe à toute affectation de la langue du jour. Et c'est par où l'œuvre de Fargue échappe le plus au vieillissement.

... Les pauvres descendent, l'hiver, sans bruit, vers les grands feux.

... Les braises tintent et chantent dans leur vase de fer.

... On entendait le feu bouger comme un dormeur, monter dans son rêve et crouler sur ses piliers d'or avec la douceur d'un fruit mûr.

... Un oiseau traversait le ciel où les tours du couchant brûlaient.

... Le ciel avait les yeux d'un harfang.

Si sincère et fidèle est cette voix humaine, ou si simplement prise dans l'universel, qu'elle semble vouloir se châtier elle-même, ou s'humilier, pour nous mieux faire entendre, derrière elle, une autre voix qu'elle prolonge et qui toujours témoigne de l'aïnesse du poète. Le voici lui-même attentif à cet hôte étranger qui vit chez tout poète, et qui l'assiste, et tient pour lui l'oreille aux sources :

... Je vis la main du soir glisser sur la rampe, devant la mienne ...

... Une lampe étendit ses ailes dans la chambre. Un homme mit sa main sur mon épaule...

... Un homme par instants s'absente : un spectre l'a pris d'un geste invisible...

A cette voix qu'il semble relayer, Fargue, poète, sut se garder docile, sans lui rien sacrifier de sa lucidité d'artiste.

Chez lui la phrase inaugurale, portée d'un pur émoi, mûrit déjà dans sa substance toute la promesse qu'elle engage ; elle est, dans son mouvement, la grâce créatrice elle-même aux prises avec la chose vécue. A mi-conscience du poète, et comme au clair-obscur du songe, s'exerce la maîtrise de l'écrivain. La certitude, la promptitude du goût l'assiste jusqu'en ce point flagrant — et aussi bien unique — où jaillit l'étincelle et s'amorce

l'image. Entre contrainte et liberté, un sens inné de la mesure le garde en toutes choses de l'outrance. Une secrète retenue se fait sentir au bord même de l'ivresse. Et dans les plus heureuses rencontres, la pudeur tend à masquer la conquête plutôt qu'à publier l'exploit.

... Ce que tu écris, si c'est fort, a les dehors d'une fausse modestie.

... Les bellâtres des lettres, incapables de construire sur un fond modeste, ne conçoivent pas que le seul sujet soit l'écrivain lui-même, s'il est un homme.

Un poète de la race de Fargue est à lui-même grammaire vivante et création. Le fond, ici, ne se distingue plus de la forme, qui lui est d'emblée conjointe, et comme co-existante, dans un même mouvement de l'acte poétique.

III

Fulgurations, lacérations, lancements — suivies de longue rémission... Poésie faite d'écarts et crispations lointaines, où les brûlures de l'âme alternent avec les déchirements très lents, parmi les plus tendres imprécations de l'esprit ou du cœur — sarcasmes ou lieds?

Entre l'insolence de vivre et l'insistance d'aimer, quelle épine en toute chair ravive la fraude du bonheur? Quelle poignante douceur nous ouvre l'insatiété du songe comme une sourde intolérance? Un frémissement d'alerte court tout au long de l'œuvre chantée de Fargue. Une même « tristesse du bonheur » suit sa ligne mélodique jusqu'à ces fêtes d'avant-soir et ces Villes qui s'allument — palpitation d'ailes captives au bas d'un ciel d'arrière-saison... Le nervosisme moderne de Fargue lui tisse, à fleur de chair, une soyeuse tunique de Nessus. Sa sensibilité intellectuelle ne le cède en rien à sa vivacité charnelle. Et l'infinie diversité du songe à naître ne

saurait étancher sa soif d'êtreindre et d'être. La vérité qui le déchire se tait en toute rencontre : tristesse aussi captive, qui n'a de face ni de nom, et qui pourtant se fait connaître entre deux battements de cils :

... lorsque les choses vous regardent aussi vite qu'on les regarde...

... et des fenêtres qu'on ouvre au loin se signent l'une après l'autre d'un lent coup d'œil...

Parce qu'il n'est point le « fou d'écriture » dont il est parlé en Islam, l'univers de la parole ne peut combler le cœur lucide de ce poète français, ni l'éclair de l'image, qui l'illumine un bref instant pour le laisser à plus de nuit, et plus dépossédé, comme ce fils en deuil qu'il évoque dans un poème liminaire :

... touché d'un coup sec comme du doigt de Dieu dans sa cendre.

Du moins, n'est-il ici question d'évasion dans le symbole ou l'abstraction.

Fargue, poète, sait d'instinct, et vérifie de tout son être, qu'une fatalité heureuse régit l'équation poétique entre l'abstrait et le concret, entre l'imaginaire et le réel, comme entre l'esprit et la lettre, et qu'à solliciter seulement l'un des deux termes du rapport, le poète, brûlant l'une ou l'autre de ses deux ailes, s'exposerait mortellement.

... Un pas en divin, deux pas en humain...

... La poésie, cette vie de secours où l'on apprend à s'évader des conditions du réel, pour y revenir en force et le faire prisonnier... La seule prestidigitation qui ne soit pas truquée... Le seul rêve où il ne faille pas rêver... Le point où la prose décolle... Une leçon de choses chantée...

...Enfant, je croyais à l'unique, concret individuel, à l'absolu de chaque personnage, à la nécessité d'un geste, à la rigueur d'un œil, à l'esprit du moindre événement...

Nul angélistie à craindre :

... J'écris pour mettre de l'ordre dans ma sensualité.

... Là pensée, oui, dans une belle chair.

... Vous ne parviendrez au sens intime des choses, et vous n'y ferez parvenir les autres, qu'à la condition d'en posséder les corps, et d'être là-dessus d'une indiscretion savante et dosée.

Avide de présence, et non d'absence mallarméenne, fort d'une intonation pareille à l'insistance de la gravitation, c'est au contact d'une réalité concrète, au plus près de l'objet, que le poète engage d'abord son entreprise poétique, l'esprit s'écriant dans la chair, et par l'esprit, la chair, dans sa plus vive effervescence.

... J'aime l'intelligence qui colle au substantiel, qui fait effervescence avec les choses.

Sous la décharge lumineuse et l'invective de l'instant, le poète « irritable », au sens latin du mot, s'est emparé de la merveille. Et de l'ivresse du sensible jaillit la soif d'une connaissance. D'une tension entre réel et surnaturel, et de l'éclair d'une contradiction, naît la beauté fiévreuse, fille de la discorde. Autant que l'homme-poète, c'est l'homme-poème qu'illustre Fargue. Par la vertu concrète du langage et son goût du vivace, équilibré entre le sensuel et le cérébral, il vit sa phrase mémorable comme une instance de tout l'être :

... L'art ne sera que là où vous saurez percevoir, et faire percevoir, la solidarité haineuse qui lie l'être et le vivre.

Ainsi, des brûlures de l'instant à l'évasion du chant, une même activité pléniaire s'exerce pour lui dans le même temps, portée de même fièvre à cette « irritation » suprême où se libère la chance du poème. Au plus aigu de l'expérience poétique, Fargue connaît ce double bonheur, de dire et d'être, qui sacre le poète dans sa parité même et dans son unité. Véracité et vérité y trouvent également leur compte.

Au vrai, toute page poétique de Fargue nous apparaît d'abord comme un tissu vivant parcouru d'un

seul spasme. Et c'est ainsi qu'en lui, très pur et très sensible, on croit voir s'éclairer, par transparence, le principe poétique lui-même à l'œuvre, comme le mystère de la vie au corps de verre de quelque créature marine, hydraire ou méduse, dans les bacs du naturaliste :

... Oracle endormi du soleil dans vos maisons pleines de méduses...

Et c'est aussi, précise et vive, l'extrême délicatesse de ces insectes d'eau douce que le poète a vus trembler ou circuler sur la surface des mares :

*sensibles comme des balances
sur un vieux nuage qui dort.*

(A suivre)

SAINT-JOHN PERSE

LA NARRATRICE

Fémininement emportée, seulement, par la fougue du récit, elle ne remarqua pas qu'elle contredisait tout le « naturel » de sa description lorsqu'elle me présenta, en gage de la réalité de l'être pour lequel elle s'exaltait, le gant de peau brodée que j'avais ramassé autrefois sur le plancher de la librairie.

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

Les yeux de la Narratrice, sensibles soudain à leur pouvoir, pris entre la fatigue qui les tire en arrière et la curiosité qui les maintient à la surface (ce qu'elle appelle maintenant regard mais qui est alors une approche), suivent le contour des boiseries lentement, puis un à un les meubles, cherchant les traces de vie sur les bords rougis d'un verre, au fond du cendrier, en quête de la source d'une cantate qu'un haut-parleur invisible répand dans la pièce. Le valet referme à l'instant, derrière la Narratrice, les deux portes. La porte de bois qui grince, et l'autre.

Tout à l'heure, pour l'attendre, vous deux Clarens restez un moment dans ce salon lugubre, à fumer et à boire dans l'air saturé de musique.

Ce mot regard que la Narratrice voudrait ne plus prononcer tant il définit douloureusement le rôle imparfait dont elle doit se contenter si longtemps,

tandis que vous vous débattez, traquée. Inéluctablement vous allez vers elle qui ne bouge pas, qui attend, et c'est vous qui semblez pour eux deux Clarens faire des avances grossières, alors qu'en fait vous essayez maladroitement de briser un silence beaucoup trop lourd entre vous deux Clarens, même si eux, par leurs conversations, vous font un arrière-plan moelleux de sons monotones.

Vous savez que dans ces conversations c'est à vous qu'elle parle, et toujours vous vous étonnez d'entendre Clarens répondre, accepter de construire avec elle ce dialogue trompeur. Parfois vous essayez de suivre ce jeu caché, questions et réponses, mais la Narratrice parle en quelque sorte de côté. Elle vous regarde quand vous vous adressez à eux de bonne foi. Alors vous devenez absente, vous prenez un air sournois et vous contemplez le plafond, ou vos ongles toujours argentés que vous écaillez à plaisir puis repolissez sans cesse, dans une perpétuelle odeur d'acétone qui bientôt, quand la Narratrice vient à la sentir, la paralyse, fait d'elle une idiote timide et bègue, si bien qu'elle ne peut plus entrer dans une parfumerie.

Elle si loquace prend sans doute plaisir à se taire, à vous imposer son silence que vous savez plus tyrannique que ses paroles somme toute banales. Et ce sont alors de longues conversations muettes, elle vous poussant de plus en plus dans votre silence, vous acculée explosant soudain en paroles après une résistance acharnée faite de protestations rapidement inutiles, vos paupières ne suffisant plus à couvrir vos yeux, ni vos mains à faire des gestes rassurants (caresser le lévrier afghan, polir les ongles de vos orteils).

Enfin vous vous dressez, vous vous avancez vers elle qui tend la main pour vous toucher, et vous reculez en lui demandant si elle veut du thé à la menthe, ou bien du café. Mais alors encore une fois la provocation

silencieuse de ses yeux dissymétriques. Elle compte sur la faiblesse de son corps pour duper Clarens, car elle ignore encore les données du jeu. Elle se donne l'air de vous obéir parce que vous êtes robuste. Et pourtant si vous lui conseillez de passer du soleil à l'ombre du pin, elle suit votre avis, les yeux fixés sur vous, moqueurs et impératifs, et vous marchez derrière elle, portant sa chaise longue. Et ces lunettes rondes que vous achetez pour vous protéger de la lumière blanche sur la terrasse, vous les retrouvez le soir même cassées, sous la table de jardin. Clarens vous dit qu'elles sont laides, et que c'est mieux ainsi. Elle, prétend ne pas les connaître. *Vous savez, de toute façon vos cheveux mangent votre visage, je ne peux pas voir.* Pourtant, le matin même elle vous fait essuyer vos lunettes, grasses et poussiéreuses. Aussi vous vous méfiez, maintenant, et vous observez souvent ses pieds, qui rythment une musique ironique.

Elle vous demande de lui apprendre le russe. Et comme vous ne devez rien lui refuser, vous acceptez, mais vous accumulez entre elle et vous les livres et les dictionnaires, parce qu'en ce moment vous n'avez pas envie qu'elle vous touche. Mais ses longues mains fiévreuses n'essaient même pas. Elle répète les mots avec application, et vous découvrez bientôt que ces mots, dans sa bouche, sont gauchis par ce léger zézaïement que vous ne pouvez éliminer quand vous parlez. C'est sans doute une volupté pour elle de répéter après vous et de la même façon, avec le même défaut, ces mots, étranges pour elles, avec lesquels elle construit une conversation amoureuse à laquelle, malgré vous, vous participez.

Ses yeux sensibles à leur pouvoir, écarquillés par la fatigue et la curiosité, approche plutôt que regard,

suivent le contour des boiseries, des meubles, les bords rougis d'un verre, le rebord épais du cendrier de cristal. Puis ils oscillent plus vite, cherchant le haut-parleur invisible qui hurle la cantate de Bach étouffée tout à l'heure par les deux portes — la porte de bois, la porte de cuir qui absorbe les sons au point que, du vestibule, la Narratrice ne perçoit pas la voix aiguë qui maintenant continue à s'élever en sa présence. Pourquoi pense-t-elle que la musique doit, à son entrée, s'arrêter net?

Il n'y a pas longtemps que pour la première fois peut-être, pour l'attendre, ils restent un moment tous les deux dans ce salon lugubre où ils apportent une bouteille, deux verres, ce minuscule pick-up qu'elle découvre enfin sur la cheminée et dont elle empoigne le bras avec rage, brisant la voix haute. Comme si sa première raison d'être là était de rendre la vie à la pièce la plus vaste de la maison, glacée par la cantate, comme si tous deux attendaient d'elle une rénovation totale, non des fresques de leur hôtel, comme ils le prétendent, mais de leur vie.

Vous tenez à partir seule, et vos lèvres se détachent incroyablement vite de celles de la Narratrice. Puis le claquement aussi de vos bottes qui s'arrachent à la boue du chemin et vous éloignent d'elle, qui ne sait jamais si elle peut tout à l'heure vous rejoindre, vous trouver couchée sur le tapis, à plat ventre, devant la cheminée, à côté de la bassine de punch que le valet apporte à cinq heures. Vous soupirez et vous prolongez, en les étirant, les fourches de vos cheveux, comme aujourd'hui où, définitivement, entre la Narratrice et Clarens vous recommencez, comme autrefois avec Clarens seul, votre existence solitaire. Vous achevez de ronger votre dernier morceau d'ongle. Ensuite vous êtes ivre,

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publie :

des poèmes, essais, romans, récits et nouvelles de :

Louis ARAGON, Marcel ARLAND, Jacques AUDIBERTI, Dominique AURY, Henri BAUCHAU, Yve BERGER, Maurice BLANCHOT, Édith BOISSONNAS, Henri BOSCO, Georges BORGEAUD, Jacques BROSE, Michel BUTOR, Frantz-André BURGUET, Georges BLIN, Roger CAILLOIS, Jean CASSOU, Jacques CHARDONNE, Jacques CHESSEX, E.-M. CIORAN, Jean COCTEAU, Gabriel COUSIN, Jean DELAY, Michel DEGUY, Paul DESMETH, Noël DEVAULX, André DHOTEL, Jacques DUPIN, Marguerite DURAS, Jean DUTOURD, Mircea ELIADE, Jean-Pierre FAYE, André FRÉNAUD, Dominique FERNANDEZ, Jean FOLLAIN, Louis-René des FORÊTS, Jean GIONO, Jean GRENIER, Jean GROSJEAN, Jean GUÉHENNO, GUILLEVIC, Louis GUILLOUX, Franz HELLENS, Eugène IONESCO, Philippe JACCOTTET, Marcel JOUHANDEAU, Pierre Jean JOUVE, Roger JUDRIN, Georges LAMBRICHS, Robert LEVESQUE, André MALRAUX, Jacques MASUI, Henry de MONTHERLANT, Paul MORAND, Michel de M'UZAN, Pierre OSTER, Brice PARAIN, Jean PAULHAN, Jérôme PEIGNOT, Georges PERROS, André PIEYRE DE MANDIARGUES, Robert PINGET, Francis PONGE, René PONS, Georges POULET, Bernard PRIVAT, Yves RÉGNIER, Alain ROBBE-GRILLET, Denis de ROUGEMONT, Saint-John PERSE, Nathalie SARRAUTE, Jean TARDIEU, Jean SCHLUMBERGER, Claude SIMON, René de SOLIER, Philippe SOLLERS, Jean STAROBINSKY, Henri THOMAS, Jean-Loup TRASSARD, Marguerite YOURCENAR, Jeannine WORMS.

des chroniques et notes critiques de :

Robert ABIRACHED, Henry AMER, Georges ANEX, Robert ANDRÉ, Marcel ARLAND, Dominique AURY, Yves BERGER, André BERNE-JOFFROY, Maurice BLANCHOT, Alain BOSQUET, André BOUCOURECHLIEV, Michel BUTOR, Bernard CAZES, Jacques CHESSEX, Pierre CHARPENTRAT, Jean-Louis CURTIS, Michel DEGUY, Serge DOUBROWSKY, Frank DUNAND, Marie-Jeanne DURRY, Jean DUVIGNAUD, Claude ELSEN, ÉTIEMBLE, Dominique FERNANDEZ, Michel FOUCAULT, Jean GRENIER, Jean GUÉRIN, Philippe JACCOTTET, Roger JUDRIN, Jean LEBRAU, René MICHÀ, Marc MICHEL, André MIGUEL, Brice PARAIN, André PIEYRE DE MANDIARGUES, Jean REVOL, Claude ROY, Jean-Philippe SALABREUIL, Willy de SPENS, Jean-Yves TADIÉ, Édith THOMAS, Gilbert VINCENT, Wladimir WEIDLÉ.

des textes traduits de :

Jorge-Luis BORGES, Martin BUBER, Constantin BRUNNER, William FAULKNER, HEISENBERG, Gerard MANLEY, HOPKINS, James JOYCE, KAFKA, KÉPLER, KIERKERGAARD, Frédéric GARCIA LORCA, Henry MILER, Vladimir NABOKOV, Cesare PAVESE, Octavio PAZ, John Cowper POWYS, Alexei REMIZOV, Wallace STEVENS, Junichiro TANIZAKI, Giuseppe UNGARETTI, Angus WILSON.

des textes inédits de :

Guillaume APOLLINAIRE, Antonin ARTAUD, Georges BATAILLE, Albert CAMUS, Charles-Albert CINGRIA, Paul CLAUDEL, Jean-Paul de DADELSEN, René DAUMAL, Paul GADENNE, Roger MARTIN DU GARD, André GIDE, Raymond GUÉRIN, Victor HUGO, Max JACOB, Valery LARBAUD, Paul LÉAUTAUD, Roger-Gilbert LECOMTE, Marcel PROUST, Roger NIMIER, C.-F. RAMUZ, Armand ROBIN, André SUARÈS, Jules SUPERVIELLE, Albert THIBAUDET, Paul VALÉRY.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

AUGUSTE ANGLÉS : Jean Schlumberger
YVES BERGER : Dormir la Vie
MICHEL BUTOR : Sur Chateaubriand
RENÉ CHAR : Poèmes
PAUL DESMETH : Itinéraire
MARIE-JEANNE DURRY : Passe et dure sans t'arrêter
JEAN DUVIGNAUD : Sur Shakespeare
JEAN GROSJEAN : Élégie majeure
PIERRE-JEAN JOUVE : Poèmes
ROGER JUDRIN : Le Deux de Cœur
PAUL LÉAUTAUD : Journal
JACQUES MASUI : Zen-Rin-Kushu
HENRI MICHAUX : Les Grandes Épreuves de L'Esprit
JEAN PAULHAN : Énigmes de Perse (fin)
BERNARD PRIVAT : Arriver dans une Ville
GEORGES POULET : Le Temps d'un Éclair (sur Bernanos)
YVES RÉGNIER : Côté Ombre
JEAN STAROBINSKY : Kierkegaard et les Masques

JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY reçoivent sur rendez-vous.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande d'abonnement et la somme de 0,20 F.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

TARIF D'ABONNEMENT

| France et Union Française : | | Étranger : | |
|-----------------------------|----------|------------|---------|
| 6 mois.... | 27,50 F | 6 mois.... | 31,25 F |
| 1 an..... | 50 F | 1 an..... | 57,50 F |
| Édition de luxe | | | |
| 1 an..... | 113,75 F | 1 an..... | 125 F |

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e. — Compte chèque postal PARIS 169-33.

Imp. Paul Dupont - Paris.

PUR FIL